



CLASSIQUES  
GARNIER

MICHEL (Pierre), « A. Glauser, *Montaigne paradoxal* », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série V*, n° 1, 1972 – 1, p. 69-70

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11816-9.p.0073](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11816-9.p.0073)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1972. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

plus à l'aise pour faire revivre Montaigne en fonction de quelques lignes de force issues de son temps, de son milieu, de sa religion plutôt que de principes abstraits venus de lectures. La première partie présente le gentilhomme catholique sous trois aspects : le Fils de Gascogne, l'« Honneste » homme, la filiation entre religion et morale. Que Montaigne ait été noble et fier de sa noblesse, on l'oublie trop souvent. Et pourtant, aurait-il pu être maire de Bordeaux, succédant au Maréchal de Biron et précédant le Maréchal de Matignon, s'il n'avait appartenu à la noblesse d'épée ? Or l'antique adage « Noblesse oblige » impliquait tout un style de vie et un code moral, même si l'on n'avait pas lu le *Manuel* d'Épictète ou les *Pensées* de Marc-Aurèle. Envisagée de ce point de vue l'éternelle — et importante — querelle sur la religion de Montaigne perd de sa virulence. Le fait incontestable, c'est que Montaigne s'est comporté en gentilhomme catholique, sans que sa liberté de pensée s'en trouvât entravée. A la mairie de Bordeaux, à la Cour ou à l'Armée, il se conduisait comme le faisaient les meilleurs esprits du siècle. — La seconde partie montre le passage du gentilhomme à l'écrivain. Jean-Pierre Boon est persuadé que les premiers *Essais* ont été moins influencés par le stoïcisme livresque que par l'idéal du gentilhomme soldat et que, s'il y eut une évolution, ce qui paraît moins certain qu'à l'époque de Pierre Villey, celle-ci fut l'œuvre de l'écrivain plutôt que l'attrait exercé par tel ou tel système philosophique : « *On pourrait postuler que l'essayiste « s'assagit » au fur et à mesure que son livre « s'enrichit », qu'il devient un dossier de plus en plus varié des expériences de l'auteur. L'acte d'écrire possède d'ailleurs en lui-même une valeur heuristique non négligeable. Lié dans les Essais à la connaissance de soi-même, il a pu révéler à Montaigne les aspects multiples de sa personnalité. Vouloir réduire ce « pluralisme » à un problème d'évolution, figer la pensée de l'essayiste en des phases successives qui aboutissent finalement à un « état définitif », revient à appauvrir singulièrement une œuvre qui a jailli de la gamme infiniment variée de l'expérience humaine* » (p. 96). Les perspectives ouvertes par M. Jean-Pierre Boon ne manqueront pas d'intéresser les Montaignistes soit au niveau des professeurs, soit au niveau des étudiants, et plus généralement des lecteurs curieux et de bonne foi.

P. MICHEL.

---

Alfred GLAUSER, *Montaigne paradoxal*, 1 vol. de 156 pages, Paris, éd. Nizet, 1972.

M. Alfred Glauser est déjà connu par des ouvrages de qualité, notamment son *Rabelais créateur* (Nizet, 1966). Son *Montaigne paradoxal* est de la même veine, intelligente, hardie et brillante. Le manie-ment du paradoxe ne souffre ni la platitude, ni même la médiocrité, mais il risque de se désintégrer par l'excès ou, par amour du jeu, de tomber dans le verbalisme. La connaissance approfondie des *Essais* préserve M. Glauser de telles erreurs. Dès l'introduction, le lecteur est au centre du sujet : « *L'écriture des Essais est un premier para-*

*doxe. On n'a jamais tant écrit pour dire que l'on préférerait la vie à un livre. L'œuvre s'affirme malgré elle et devient le sujet le plus immédiat de Montaigne. Elle s'écrit tout en voulant ne pas s'écrire et surtout ne pas être écrite... Les Essais rêvent d'une danse que la lourdeur de la langue rend impossible. Ils sont à l'image de ce qui fuit : l'eau, le vent, le mercure ; cependant, ils prennent forme, ils imposent une structure qui est à l'opposé du projet même de l'essayiste. Montaigne adopte, qu'il le veuille ou non, un style. L'ayant admis, il s'imité. »*

De ce premier paradoxe en découlent bien d'autres. Cet homme qui veut parler de soi « commence par faire des emprunts aux écrivains qu'il lit. Mais une œuvre modeste découvre bientôt un auteur orgueilleux. A force de se dire souple, il en arrive à une raideur contradictoire. Le portrait que crée l'œuvre est celui d'un homme qui sait, mais parle d'ignorance, qui affirme mais affecte la négation (chap. I : *Vie-Œuvre*). La peinture du *Moi* rassemble tout autant d'inconciliables, car au lieu de simplifier les traits de caractère, elle tend à compliquer ce *Moi* insaisissable : « *La connaissance de soi finit par être troublée dans des variations sur le thème de la possession ou de la fuite* ». Remarque pertinente qui fait songer aussitôt à l'essai *du Repentir* (III, 2). L'analyse des « *Hasards de la création* » (chap. III), de la *Passion et du Refus des Livres* est tout aussi pénétrante. Mais ce sont peut-être les chapitres V (*Hyperbole*) et VI (*Jeu*) qui ouvrent le plus de perspectives nouvelles. M. Glauser dans ce domaine se rencontre avec le *Singulier Montaigne* du Professeur Micha (éd. Nizet) et avec un thème de prédilection développé par Mme Ehrlich dans sa thèse. Cette convergence ne diminue en rien le mérite respectif des trois auteurs, loin de là ! Elle signifie au contraire que ces trois Montaignistes contemporains ont abordé les *Essais* avec une égale liberté d'esprit. Tous les trois — et M. Jean-Pierre Boon également — se sont affranchis de la tutelle évolutionniste de Pierre Villey et ont adopté une démarche différente, sans se perdre en controverses stériles. La conclusion de M. Glauser témoigne de son information littéraire :

« *L'antithèse qui fait imaginer à Rabelais le couple bien visible du sage et du fou — Pantagruel et Panurge — de Physis et Antiphysis, etc. — ou qui forme l'armature la plus stricte et la plus élémentaire de tout poème ou de toute prose de Sponde — est, chez Montaigne, infinie, d'une souplesse innombrable. Elle forme la base mouvante d'une pensée qui n'existe pas si elle n'est double, si, noire, elle ne pense blanc, si blanche, elle ne pense noir. Elle n'est qu'une simplification d'ailleurs d'une complexité essentielle, « la faculté souveraine de voir les deux côtés des choses, comme dira Hugo ».*

Que le lecteur le suive ou non dans toutes ses déductions, il sera, en tout cas, stimulé et trouvera de nouvelles raisons de découvrir un nouveau visage de Montaigne.

P. MICHEL.